

III. Athènes moderne.

Situation. — Aspect général. — Édifices publics.—Athènes est bâtie à peu près au centre de la grande plaine de l'Attique, entre le Céphise, à l'O., et l'Ilissus, au S.-E., au pied du mont Lycabette et du rocher de l'Acropole. Le terrain occupé par la ville moderne, au N. de l'Acropole, n'appartenait pas entièrement à la ville antique, et n'en a même fait partie qu'à une époque assez avancée de son histoire. L'ancienne Athènes s'étendait au contraire au S. et à l'O. de l'Acropole, sur les rives de l'Ilissus, et sur une série de collines, l'Aréopage, le Pnyx, la colline des Nymphes et celle de Musée, qui sont aujourd'hui des terrains presque inhabités et sans culture.

L'Athènes moderne est une ville de 20 000 âmes et de 2000 maisons, coupée en croix par deux grandes rues, longues et droites : la rue d'Hermès, qui continue la route du Pirée et aboutit au palais du roi, et la rue d'Eole, perpendiculaire à la première, et qui commence au pied de l'Acropole et se continue par la route de Patissia. Le quartier de la ville qui se groupe au pied de l'Acropole représente le v. turc. « Ce sont, dit M. About, des ruelles, des cabanes à hauteur d'appui, des cours où les poulets, les enfants et les cochons grouillent pêle-mêle entre un tas de fumier et un tas de fagots. L'immense majorité de la population de ce quartier est composée d'Albanais. Le bazar est à la même place que sous la domination turque. On voit encore l'horloge que lord Elgin donna à la ville pour la consoler de tout ce qu'il lui prenait... Le bazar est peut-être l'endroit le plus fréquenté de la ville : c'est tout simplement le quartier marchand. Le matin, tous les citoyens, quel que soit leur rang, vont eux-mêmes, à la provision.

« Les rues d'Hermès et d'Eole sont bordées de magasins et de

cafés. A l'intersection des deux rues est le café de la *Nouvelle Grèce*, rendez-vous de toute la population mâle d'Athènes. C'est dans ce carrefour que les citoyens, assis devant les cafés, ou debout au milieu de la chaussée, agitent les questions de paix et de guerre, et remanient, en fumant des cigarettes, la carte de l'Europe. Tandis que les hommes d'Etat professent en plein air, les bourgeois font retentir de leurs discussions la boutique de l'épicier, du barbier ou du pharmacien. Ces trois sortes d'établissements sont des salons de conversation à l'usage du peuple. Le pharmacien réunit surtout les gens établis et l'élite de la bourgeoisie.

« Dans le triangle formé par le palais, la rue d'Hermès et la partie de la rue d'Eole qui se dirige vers Patissia, s'étend la Néapolis, la ville neuve. Ce quartier s'agrandit et s'embellit tous les jours. Les rues ne sont ni très-régulièrement tracées, ni très-soigneusement nivelées, et un grand fossé, véritable cloaque à ciel ouvert, traverse ce beau quartier dans toute sa longueur. Mais ces maisonnettes un peu prétentieuses forment un petit panorama assez gai. Les légations étrangères, l'Université, le Palais, sont dans la ville neuve. Le ministre de France y a posé, en 1854, la première pierre d'une église catholique.

« A l'extrémité de la rue d'Eole, on remarque le hangar où s'abritent les douze canons qui composent l'artillerie du royaume. Au delà, on aperçoit une route poussiéreuse, longue d'un grand kilomètre, et terminée par le village de Patissia. Le public n'a pas d'autre promenade attitrée que cette route. On va s'y montrer en hiver de 3 h. à 5 h.; en été, de 7 h. à 9 h. On y vient à pied, en voiture, et surtout à cheval. A la sortie de la ville, à droite de la route, s'étend une plate-forme nue, dont le seul ornement est une petite rotonde de bois, qui peut

abriter vingt personnes. C'est sous le toit de ce modeste monument que la *musique* s'établit tous les dimanches. Le peuple fait cercle alentour pour écouter. Le roi et la reine viennent ordinairement y assister. La musique est une fête hebdomadaire pour toute la population d'Athènes. On peut y voir la réunion de toutes les classes de la société, depuis les personnes de la cour jusqu'aux pauvres loqueteux et mendiants. »

Églises. — La *nouvelle cathédrale* d'Athènes n'est pas encore achevée. Cet édifice, de proportions assez grandioses pour le pays, offre un mélange de styles différents, qui fait peu d'honneur au goût de l'architecte. Le plan général est byzantin; mais le narthex, ou portique de la façade, est formé de trois arceaux romains, que supportent quatre colonnes et huit pilastres de marbre, et que surmonte une grande fenêtre sans élégance. Un dôme s'élève sur le centre de la croix.

L'*ancienne cathédrale*, située tout à côté, est un édifice byzantin d'une extrême petitesse, et qui, selon M. Couchaud¹, remonterait au vie siècle. La coupole n'a pas plus de 12 mètr. d'élévation; la façade a 7 mètr. de large, sur 11 mètr. de longueur, et 5 d'élévation sous corniche. Cette église a été construite avec des débris de temples païens. Une frise, d'un travail assez curieux, court le long de la façade. Au-dessus de la porte principale, on remarque un fragment antique, composé de deux triglyphes et deux métopes. On voit encore à l'intérieur quelques traces de peintures à fresque et à deux tons, jaune et bistre. Les clôtures des fenêtres sont en marbre, et percées de trous circulaires pour recevoir des verres. Depuis la révolution, cette église ne sert plus au culte, et forme une espèce de *musée*.

1. Choix d'églises byzantines en Grèce. Paris, 1842.

Kapnicaria, située au milieu de la rue d'Hermès, remonte au xie siècle. Elle renferme quelques peintures sur bois assez curieuses.

St-Théodore, bâtie par assises de briques et de pierres entremêlées, est la plus complète et la mieux conservée des églises d'Athènes. Elle se distingue par ses trois absides, son dôme et son clocher. Les peintures intérieures ont disparu sous le badigeon. La seule particularité qu'elle offre est une frise en terre cuite régnaant sur la façade, et les deux faces latérales, ornées d'une porte remarquable de proportion, et surmontée d'un arc en brique et à fer-à-cheval.

Ste-Irène, rue d'Eole, est une église provisoire, en attendant l'achèvement de la cathédrale. Elle n'a rien de remarquable.

L'*église russe*, élevée sur le boulevard du Sud-Est, est un édifice assez vaste, qui rappelle plutôt le style byzantin de Constantinople que celui d'Athènes.

L'*église protestante anglaise*, édifice gothique, est située sur le même boulevard.

Le **Palais du Roi**, commencé en 1836, et terminé en 1843, s'élève sur une éminence, au pied du mont Lycabette, et à l'extrémité de la rue d'Hermès; au-devant s'étend une esplanade assez vaste, brûlée par le soleil. C'est un vaste édifice quadrangulaire, construit en marbre pentélique, mais d'un aspect lourd et monotone, qui lui donne l'apparence d'une caserne. La face du S., avec un portique ionique, est la mieux réussie. Les appartements méritent à peine une visite. Fort médiocrement décorés, ils ne contiennent aucun objet d'art digne d'attention. La salle de bal, décorée de stucs et d'arabesques dans le goût de Pompéi, est la seule qui soit vraiment belle. Le palais renferme, en outre, une chapelle catholique pour le roi, et une chapelle protestante pour la reine. Au S. et à l'E. du palais s'étend un jardin anglais, dont la création a nécessité des dé-

penses considérables et dont l'entretien est fort coûteux; malheureusement il est trop jeune encore pour avoir de grands arbres: les sécheresses de l'été et la violence du vent du N. rendent leur conservation très-difficile. On a trouvé en le défrichant les restes d'une villa romaine, et un vaste pavé en mosaïque; on l'a utilisé pour construire une grotte et des cabinets de verdure. L'entrée du jardin est publique, à certaines heures de la journée, en l'absence du roi et de la reine.

Le Sénat, la chambre des députés, les ministères, les tribunaux, sont établis dans des maisons provisoires, qui ne méritent aucune attention.

L'Université (*Πανεπιστήμιον*) a été bâtie en 1837 par M. Hansen, architecte danois, qui a essayé de faire revivre l'architecture polychromique des anciens. Il a montré beaucoup de goût et de talent dans cette tentative, et l'édifice qu'il a élevé est sans contredit le monument le mieux réussi de l'Athènes moderne. La façade présente un élégant portique; deux couloirs ménagés de chaque côté donnent accès aux différentes salles des cours, à la salle du conseil, à l'amphithéâtre d'anatomie, etc. Au centre, une double rampe d'escaliers conduit à la bibliothèque et à la grande salle. Le bâtiment n'est pas entièrement achevé.—L'Université a été fondée principalement par souscription. Elle compte envir. six cents étudiants. Les professeurs sont nombreux, et, pour la plupart, ils ont fait leurs études en Allemagne ou en France. L'Université est gouvernée par un conseil académique, que préside un recteur, choisi à tour de rôle parmi les professeurs.

La Bibliothèque contient environ 80 000 volumes, provenant pour la plupart des dons des gouvernements étrangers. Elle est ouverte de 10 h. à 3 h. Le conservateur, M. Typaldo, en fait les honneurs avec beaucoup d'amabi-

lité. Il a réuni également une collection d'env. 5000 médailles.—Les collections d'histoire naturelle, d'anatomie, de physique, ne méritent pas une visite.

Derrière l'Université s'élève l'Hôpital civil, qui contient en tout soixante-dix lits (médecine et chirurgie), dont dix seulement pour les femmes.—L'Hôpital militaire est situé au S. de l'Acropole, près du temple de Jupiter Olympien.

L'Observatoire astronomique, élevé sur la colline des Nymphes, au-dessus du temple de Thésée, est une fondation de M. le baron Sina, consul de Grèce à Vienne, et l'un des principaux banquiers de cette capitale.

Le Gymnase, collège pour l'éducation des garçons,—l'École nationale des demoiselles, fondée par M. Arsakis,—le Séminaire, fondé par M. Rizaris,—l'École polytechnique,—l'École normale, n'offrent rien d'intéressant pour le voyageur.

Le Théâtre, élevé aussi par souscription, reçoit, de temps à autre, une troupe italienne. La salle est d'une extrême simplicité, comme celles de l'Italie. La plus grande partie des loges appartient aux fondateurs du théâtre.

L'École française d'Athènes est installée dans une maison d'assez belle apparence, sur l'esplanade du palais. Cette école, fondée en 1846 par M. de Salvandy, a été placée en 1850 sous le patronage de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, comme l'école de Rome est placée sous le patronage de l'Académie des beaux-arts. Elle se compose de cinq membres, choisis au concours parmi les jeunes professeurs de l'Université. Chaque membre est nommé pour deux ans, et tenu d'envoyer chaque année à l'Académie un mémoire sur un sujet d'histoire, de géographie, ou d'archéologie grecque: il peut être autofisé à passer une troisième année en Grèce à titre de récompense. Les membres de l'École française doivent pen-

dant une partie de l'année parcourir l'ancien monde grec, et leurs excursions scientifiques se sont déjà étendues dans l'Archipel, dans la Turquie, et jusqu'en Syrie et en Egypte. L'École d'Athènes a déjà donné à la France un certain nombre d'hommes distingués, MM. Beulé, Girard, Guérin, Harriot, Mézières, About, etc., dont les noms sont si souvent cités dans le cours de cet ouvrage, et qui, à leur retour en France, ont su conquérir des positions honorables dans le professorat ou dans la littérature.

L'Athènes moderne ne possède donc, on le voit, aucun des éléments qui constituent une capitale. Son aspect provisoire et décousu n'a aucune couleur orientale, et les monuments merveilleux de l'antiquité placés en dehors de son enceinte ne contribuent pas à l'embellir. Toutefois, nous dirions volontiers avec M^{me} de Gasparin: « Cela plaît, et une Athènes tirée au cordeau, avec des théâtres, des hôtels, des magasins de nouveautés, des restaurants et des cabinets littéraires, serait une Athènes vandale. » Il faut éloigner la civilisation moderne des ruines de l'antiquité, si l'on veut leur conserver leur effet. A Rome, les quartiers misérables qui entourent le Forum ne forment pas un contraste choquant avec ses majestueuses ruines, tandis que les palais du Corso nuisent à la colonne Antonine et au Panthéon d'Agrippa. A Athènes, nous aimons à voir le modeste quartier du bazar au pied de l'Acropole, et les maisons à la moderne s'étendre vers Patissia. Peut-être même eût-il mieux valu, pour les ruines et le nom d'Athènes, qu'aucune ville moderne ne s'élevât sur cet emplacement. Le choix d'Athènes comme capitale de la Grèce moderne a été vivement critiqué, au point de vue des habitudes commerciales de ce peuple navigateur. Lors de son installation actuelle, Athènes n'existait plus: « La capitale, dit M. About,

eût été beaucoup mieux placée à l'isthme de Corinthe, au centre du royaume, entre l'Orient et l'Occident, à cheval sur les deux mers. Elle eût été plus près de Trieste, de Marseille et de Londres, sans être plus loin d'Alexandrie et de Constantinople. Les bâtiments perdent deux jours à doubler le Péloponèse. La plaine de Corinthe est d'ailleurs plus fertile que celle d'Athènes; le climat y est plus doux, l'air plus sain, l'eau plus abondante. Corinthe pouvait devenir en peu de temps une ville de commerce et l'un des principaux marchés de l'Orient. Elle a deux ports, qui suffisent à la marine marchande: les bateaux du Lloyd abordent tous les jours à Loutraki et à Calamaki. Athènes n'est pas sur le grand chemin du commerce, et les navires se détournent de leur route, lorsqu'ils sont forcés d'y relâcher. Si on tenait à l'Attique, on eût dû placer au moins Athènes au Pirée. La capitale d'un peuple de marins doit être un port de mer. Le Pirée, d'ailleurs, est beaucoup moins malsain que l'emplacement qu'on a choisi. Mais la santé publique, aussi bien que l'intérêt du commerce, dut céder à l'archéologie. C'est la présence du gouvernement qui seule a fait élever toutes les constructions d'Athènes, qui tient tant de monde assemblé sur un même point. Cette capitale accidentelle n'a point de racines dans le sol. Elle ne communique point par des routes avec le reste du pays; elle n'envoie pas au reste de la Grèce les produits de son industrie. La ville n'a pas de banlieue; les rares villages qui l'entourent ne se soucient point de son existence; la plaine est, en grande partie, inculte; en un mot rien ne retiendrait plus à Athènes cette population de 20 000 personnes, si le gouvernement se transportait à Corinthe, et l'on verrait bientôt Athènes aussi déserte et aussi ruinée qu'Égine et que Nauplie. »

IV. Antiquités d'Athènes.

Si l'Athènes moderne présente peu d'intérêt, l'Athènes antique va nous offrir, en revanche, une des plus merveilleuses collections de ruines qu'il nous soit donné d'admirer. Nous décrirons d'abord l'Acropole, ou la citadelle de Minerve; puis nous diviserons en deux régions les antiquités disséminées autour d'elle.

A. L'Acropole.

Il faut se munir, pour entrer dans l'Acropole, d'une permission délivrée soit par M. Pittakis, soit par M. le colonel Thouret. Les hôteliers d'Athènes, ou la chancellerie de l'ambassade, la procurent facilement. — Cette permission est valable pour plusieurs visites. Il est d'usage de donner une gratification au gardien qui vous accompagne: 1 drachme est très-suffisante; ce pourboire dispense même de la permission. — Il faudra faire plusieurs visites à l'Acropole, examiner les murs en dedans et en dehors. — Nous recommandons surtout d'y revenir un soir, par un beau clair de lune: les monuments antiques prennent alors une grandeur inimaginable. — L'entrée de l'Acropole est vers l'angle S.-O., immédiatement au-dessous de la grande tour vénitienne et du temple de la Victoire sans ailes. On y monte en partant de la tour des Vents et contournant l'angle N.-O. du rocher, ou bien en venant de la colline de l'Aréopage ou du Pnyx. On passe devant l'ancienne entrée de l'Acropole, découverte par M. Beulé; il faudra l'étudier en dehors et en dedans.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire, pour décrire l'Acropole, que d'analyser et de suivre pas à pas l'excellent ouvrage de M. Beulé (*l'Acropole d'Athènes*, 2 vol., Paris, 1853), auquel nous ferons de nombreux emprunts, et auquel nous devons renvoyer tout voyageur désireux de faire une étude approfondie de l'ancienne citadelle d'Athènes.

L'Acropole est un rocher isolé, élevé de 154 mètr. au-dessus du

niveau de la mer, escarpé de toutes parts, d'une forme ovale et irrégulière, mesurant 900 pieds dans sa plus grande longueur, sur 400 de largeur. Les anciens disaient qu'avant le déluge de Deucalion un tremblement de terre avait séparé l'Acropole du Pnyx et du Lycabette, et qu'après, grâce à leur réunion, elle était plus près de l'Eridan et de l'Ilissus.

Les Murs.—1^o *Murs pélasgiques.* — Les Pélasges établirent les premiers sur l'Acropole des fortifications durables: Agrolas et Hyperbius en furent les premiers architectes. Ils s'attachèrent à protéger la pente qui regarde le couchant, par une série d'ouvrages et de portes, qui portaient le nom d'*Ennéapyles* (les Neuf Portes). C'était sans doute un long chemin sinueux entre deux murs, fermé de distance en distance par une suite de portes. Les fragments de mur pélasgique, qui existent encore, peuvent avoir appartenu à l'Ennéapyle. « Derrière la tour qui s'élève sur l'aile droite des Propylées, on trouvera des rochers ajustés les uns sur les autres (V. le Plan ci-contre, lettres *a, a, a*). La surface extérieure seule est aplanie, et assez grossièrement. Cette muraille commence au mur du S., touche l'angle des Propylées, qui s'appuie sur elle en brisant son arête, puis se continue dans l'intérieur de l'Acropole, où elle se perd derrière des murs de revêtement (*b, b, b*), construits plus tard pour la cacher. Un ante en marbre blanc (*c*) se détache en saillie, et annonce un montant de porte avec son seuil, qui s'enfonce sous les Propylées. Cette porte était probablement la dernière des Neuf Portes antiques, mais elle paraît d'une époque postérieure, à peu près du temps des Pisistratides. » Un autre spécimen des murs pélasgiques se trouve à 20 mètr. en avant des Propylées, et à peu près dans leur axe (lettre *A*). Ce fragment de l'enceinte

primitive fut utilisé par Mnésiclès pour soutenir la pente du grand escalier. M. Beulé l'a mis au jour en 1853: « Les blocs qui le composent sont beaucoup plus petits que ceux du mur dont nous venons de parler; les faces de chaque pierre sont aplanies et de forme polygonale; les joints s'agencent avec une exactitude remarquable. C'est également le rocher de l'Acropole qui a fourni les matériaux. Ce mur n'a plus que 4 mètr. 50 dans sa plus grande hauteur; mais il a été démoli, ou, pour mieux dire, dégradé, de manière à suivre la pente de l'escalier. Son parement regarde le N., et marque par conséquent les limites de l'Acropole de ce côté. C'était donc vers le S. qu'il fallait chercher les traces du chemin qui serpentait entre les murs de l'Ennéapyle; c'est vers le S. qu'il s'est retrouvé. » Au-dessous du temple de la Victoire, il y avait un chemin grossièrement pavé. M. Beulé a fait enlever ce pavage, le sable et les débris sur lesquels il reposait, et l'on a vu reparaître le rocher de l'Acropole, avec ses traces vieilles de trois mille ans. « C'est un petit chemin (lettre *B*) large d'un mètre env., inégal, qui suit les caprices du rocher. Il présente d'abord quatre entailles irrégulières, des sortes de marches creuses, où le pied s'enfonce, disposées à égale distance sur la pente, des trous ronds et profonds, que le sabot des animaux a lentement creusés. » Le même chemin semble avoir passé sous l'angle S.-O. du soubassement du temple; la courbe qu'il décrit l'y conduit nécessairement, mais on n'en trouve plus de vestiges. Il monte dans la direction du piédestal d'Agrippa, puis il plonge tout à coup sous les marches de l'escalier, et sous le palier l'on en perd les traces. Mais au-dessus du piédestal, et près du portique septentrional des Propylées, on le retrouve (lettre *B'*), mais alors dirigé vers le S., ce qui prouve qu'il avait une direc-

tion sinueuse, et on le perd de nouveau. Il passait probablement sur l'aile méridionale des Propylées, tournait encore devant le mur pélasgique, et pénétrait dans l'Acropole, au niveau de la porte dont nous mentionnons ci-dessus l'emplacement. » L'œuvre des Pélasges paraît avoir subsisté jusqu'à la prise d'Athènes par les Perses.

2^o *Murs de Thémistocle et de Cimon.* — « Après le départ des Perses, il fallut relever peu à peu les murs de l'Acropole. Ceux que Thémistocle et Cimon firent construire, existent aujourd'hui en partie, mais défigurés par des restaurations modernes, masqués souvent par de nouvelles murailles. Aussi ne peut-on en avoir une idée exacte qu'en en faisant deux fois le tour, à l'intérieur de l'Acropole et à l'extérieur. Les murailles reposent simplement sur le bord du rocher et suivent ses mouvements et ses inégalités. Il n'y avait point de tours, parce que le lieu était naturellement trop bien défendu pour qu'une simple muraille ne fût pas suffisante. Le mur du midi s'appelait le *mur de Cimon*. Après avoir formé un des côtés du soubassement du temple de la Victoire, il se continue quelque temps vers l'E., puis disparaît sous de misérables fortifications turques. Cependant, à l'intérieur de la citadelle, on voit de loin en loin la construction enfouie en terre. Il n'y aurait qu'à démolir les petites pierres qui la masquent. A l'angle S.-E., le mur de Cimon reparait avec ses régulières assises, aux teintes jaunes ou brunies: le travail en est remarquable. Le mur a une forme pyramidale, et va en s'élargissant, chaque rang de pierres se reculant d'un demi-pouce env., et faisant degré sur le rang inférieur. »

Le mur qui regarde l'Orient est moderne. Le mur du N. continua de s'appeler *pélasgique*, même lorsque l'œuvre des Pélasges eut été détruite, parce qu'il dominait le

quartier où avaient été relégués les Pélasges. Ce mur est en partie antique. Ce qu'il offre de plus remarquable, ce sont des tambours de colonnes en marbre pentélique et un entablement dorique en pierre, qui ont servi à sa construction. Ces fragments étaient ceux du vieux Parthénon, brûlé par Xerxès. « Au-dessus de l'architrave, on a placé la frise avec ses triglyphes en pierre et ses métopes en marbre blanc; le tout est couronné par la corniche. Il y a dans cet arrangement un air d'antiquité, que l'examen des ruines elles-mêmes est loin de contredire. » Thucydide décrit cet aspect; les murailles avaient été élevées tellement à la hâte, après la retraite des Perses, qu'on avait pris tous les matériaux qu'on avait sous la main : les tombeaux et les monuments de la plaine avaient servi à bâtir les murs de la ville, et les temples de l'Acropole même à rebâtir ceux de l'Acropole. Selon Pausanias, ces ruines avaient été conservées, afin que ce spectacle entretint éternellement la haine contre les barbares. Le mur de Thémistocle existe donc encore en partie du côté du N.; on distingue aisément ce qui est ancien de ce qui est moderne, et l'histoire nous explique l'irrégularité de sa construction. Il y a cependant des morceaux qui ont été entièrement refaits, à une époque postérieure, avec un soin qui fait avec le reste un contraste frappant: notamment à l'intérieur de la citadelle, près de la façade orientale de l'Erechthéon, et plus à l'E., derrière les casemates turques.

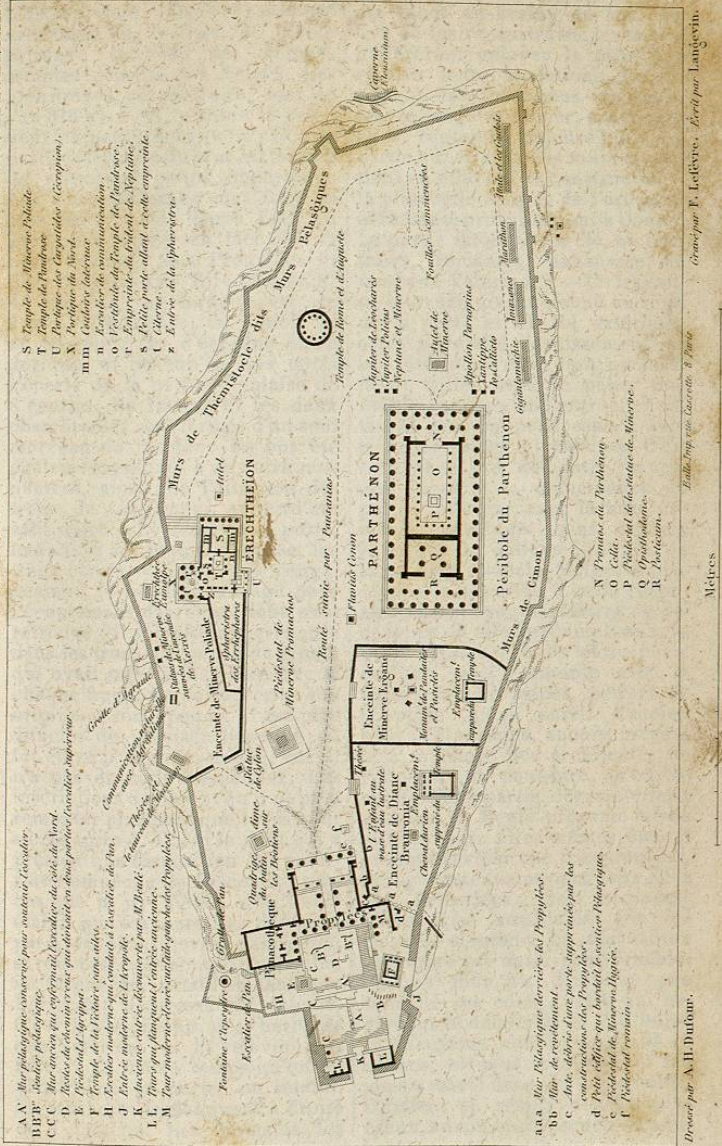
3° Murs de Conon et de Valérien. — Ancienne entrée de l'Acropole. — Enfin, le mur qui protégeait le côté occidental, c'est-à-dire l'entrée même de l'Acropole, était encore inconnu il y a quelques années et enseveli sous de massives constructions. C'est à M. Beulé que revient la gloire de l'avoir découvert, et à la France celle d'avoir fait les frais des fouilles, dirigées pendant

deux ans avec tant de persévérance par notre habile antiquaire. Nous ne pouvons mieux faire que de le laisser parler: « A 36 mètr. en avant des Propylées, à 16 mètr. au-dessous des degrés de leur soubassement, s'élèvent les véritables fortifications de l'Acropole, car les Propylées n'ont aucun caractère militaire; c'est une magnifique décoration, rien de plus. Ces fortifications forment une façade intérieure, parallèle à la grande façade des Propylées, et à peine un peu plus large, car elle présente un développement de 22 mètr. Cet espace a été divisé en trois parties égales: au milieu, un mur de marbre, percé d'une porte dorique, exactement dans l'axe de la porte centrale des Propylées; à droite et à gauche, des tours carrées en pierre, qui s'avancent pour défendre la porte, et dont la saillie est de 5 mètres 20. Le mur du milieu a été retrouvé dans toute sa hauteur, qui est de 6 mètr. 74; sa largeur est de 7 mètr. 20. Il est composé de marbres pris à différents monuments, mais disposés cependant avec une certaine régularité, et un certain goût qui paraît inspiré par un modèle plus ancien. La partie supérieure, qu'on peut appeler l'entablement du mur, a 2 mètr. 57 de hauteur. Ce sont, en effet, des entablements d'édifices doriques. Les architraves de marbre pentélique supportent une frise en pierre de tuf; des métopes en marbre blanc ont été glissées dans les coulisses des triglyphes. Ce sont des plaques sans traces de sculptures ni de couleurs. Au-dessus de la frise on a mis une corniche en marbre, qui appartenait à un autre monument, et on a ajouté un attique, composé d'une architrave et d'une petite corniche, qui appartenait à l'intérieur d'un temple, et terminait quelque mur de cella. On a retrouvé des traces de couleur rouge et bleue sur les triglyphes et sur les mutules de la frise. Du reste, une partie de ces fragments porte

PLAN DE L'ACROPOLE D'ATHÈNES.

D'APRÈS M. BEULÉ.

L. MAQUETTE et G. FÉLÉPAIN, Paris.



Dessiné par A. H. Dufour.

écrite non-seulement leur origine, mais leur date. » Dans le caractère archaïque de la frise, M. Beulé retrouve l'aspect des anciens temples détruits par Xerxès. Les architraves, au contraire, sont de l'an 316 av. J.-C., comme le prouvent les inscriptions qu'on y lit. « La partie inférieure du mur est formée de morceaux moins importants. Les plus modernes sont tout au plus du II^e siècle après J.-C. La porte est située en face de la porte centrale des Propylées et dans le même axe. Elle a 3 mètr. 87 de hauteur ; sa largeur est de 1 mètr. 89 à la base, de 1 mètr. 73 au sommet ; car c'est une porte dorique, et chacun de ses côtés s'écarte de la perpendiculaire de 8 centim. Le linteau et les deux chambranles sont formés d'un seul morceau de marbre. Ils ont été également enlevés à un autre monument, ainsi que l'attestent des trous de scellement, aujourd'hui sans objet. — Le seuil de la porte, le dallage sur lequel il repose, les trous carrés où les gonds s'engageaient, le conduit ménagé pour l'écoulement des eaux, tout s'est retrouvé : il y avait même encore dans les trous des gonds du plomb qui avait servi à les assujettir. Si chaque fragment porte écrite son origine et son époque, il est plus difficile de préciser l'époque où fut élevé le mur lui-même, car il n'a pas de style particulier. Les inscriptions déclarent qu'il ne peut remonter plus haut que le premier siècle après J.-C., et le goût qui a présidé à la disposition des matériaux empêche de descendre plus bas que le III^e siècle. » M. Beulé établit que les murailles détruites par Lysandre, relevées par Conon, et renversées de nouveau par Sylla, ne furent pas rétablies tant que Rome fut maîtresse du monde. C'est à l'approche des barbares que Valérien les fit relever à la hâte. » En même temps qu'on reconstruisait la porte, on rétablit les tours qui la flanquent à droite et à gauche. Les Romains les

avaient seulement rasées à neuf ou dix pieds au-dessus du sol. Au lieu de les reconstruire, les Grecs préférèrent enlever la terre qui cachait leurs fondations. Ils reprirent ces fondations en sous-œuvre jusqu'au rocher, sur lequel elles reposent aujourd'hui. La partie supérieure des tours appartient en effet par sa construction à la plus belle époque de l'art grec, et remonte probablement à Conon. La partie inférieure a été, au contraire, remaniée, exhaussée, au temps de Valérien. » — Ce travail, ce nouveau niveau donné au seuil de la porte et au sol extérieur, avait nécessité l'abaissement du sol intérieur d'env. cinq pieds. Il fallut tailler dans le palier une brèche, en face de l'entrée, et entasser dans ce petit espace sept marches roides et étroites. C'est en effet ce que démontre l'aspect des lieux et la coïncidence du palier intérieur avec la base ancienne des tours, ainsi qu'avec le niveau du dallage intérieur de la tour méridionale. Malgré la précipitation apportée à cette reconstruction, l'époque relative de décadence où elle s'accomplissait, la belle ordonnance de cette porte dorique, son harmonie avec la façade des Propylées, permet de supposer qu'on suivit l'ancien plan de Mnésiclès, encore présent à la mémoire des architectes de l'époque, et peut-être qu'on se servit d'une partie des matériaux anciens. M. Beulé présume même que les tours elles-mêmes étaient couronnées par une frise dorique, et répondaient ainsi aux deux ailes des Propylées : des fragments d'une frise semblable ont été trouvés alentour. La disposition des tours est aussi remarquable. Chaque tour n'a d'antique que trois de ses côtés, ceux qui regardent le dehors de la citadelle ; le quatrième côté, qui regarde le dedans, est plus moderne, et n'a jamais existé dans le plan primitif. C'étaient en réalité des bastions creux, au sommet desquels on arri-

vait par un chemin de ronde ménagé derrière les murs et les créneaux; car il n'y a aucun vestige d'escalier.—L'ancienne entrée de l'Acropole subsista dans cet état, au moins jusqu'à l'invention des armes à feu; car on retrouve des traces de balles aplaties sur le mur de marbre.

L'escalier des Propylées.—Les 7 premières marches qu'on rencontre après avoir franchi la porte ancienne de l'acropole, ne sont, comme nous l'avons dit, qu'un remaniement fait sous Valérien, et c'est seulement au palier qui les surmonte que commence véritablement l'escalier des Propylées; de là on peut saisir les vraies proportions du monument. L'ouverture de l'escalier est de 23 m., égale par conséquent à la façade des Propylées. Il était encadré à droite et à gauche par des murs de rampe revêtus de marbre blanc. Son développement en longueur est de plus de 33 m. Entre sa base et la base des Propylées, la différence du niveau est de 15 m. Tout cet espace a été couvert de marbre pentélique. La hauteur des marches varie entre 19, 20 et 21 centim., leur largeur entre 40 et 42. L'escalier est divisé en deux moitiés, ou plutôt en deux systèmes bien distincts, par un vaste palier qui commence au pied du temple de la Victoire. Ce palier avait plus de 4 m. de largeur. Il présente encore un fragment considérable. M. Beulé a dû toutefois faire soutenir les dalles par un petit massif de maçonnerie. Au-dessous du palier, on comptait 26 marches; elles sont continues et remplissent tout l'intervalle entre les deux rampes. 12 seulement sont encore en place; les 4 premières seules sont entières; c'est du côté droit que l'escalier s'est le mieux conservé, parce qu'il est établi sur le rocher. Vers le N. au contraire le rocher plonge profondément, de sorte qu'au moyen âge on avait converti en citerne ce coin de l'Acropole. On

ya trouvé un nombre considérable d'ossements. Au dessus du grand palier central, il y avait 38 marches, interrompues en face du grand entre-colonnement des Propylées pour faire place à un chemin creux formé par des dalles de marbre profondément striées, et qui suivent la pente générale en s'élevant les unes au-dessus des autres par un léger degré de 4 à 5 centim. Dans cette partie il ne restait plus que 5 fragments de marche. L'escalier qui existe actuellement est une restauration moderne; l'escalier ancien était nécessairement dans le plan de Mnésiclès, l'architecte des Propylées, et ajoutait au grandiose de cette entrée de l'Acropole. Les travaux des âges suivants, loin d'avoir complété ou embelli la conception primitive, n'ont servi qu'à en détruire l'harmonie. Tel est cet immense *piédestal d'Agrippa* (lettre E), qui interrompt l'alignement et s'avance sur l'escalier. Le piédestal est en marbre de l'Hymette; il est haut d'env. 9 m. et large de 4. Il supportait une statue colossale, érigée par les Athéniens au gendre d'Auguste, Agrippa. Son nom est inscrit sur une des faces, et la date est celle de son 3^e consulat. Cette statue colossale devait écraser les Propylées.

Il reste à expliquer pourquoi l'escalier était divisé en deux parties inégales, ou plutôt en deux systèmes différents; pourquoi au-dessous du palier central les degrés sont continus; pourquoi au-dessus ils sont interrompus par un chemin creux. Outre l'avantage de couper la monotonie d'un escalier de 64 marches, le grand palier n'avait pas dû sa position au hasard: les exigences mêmes des lieux l'avaient déterminée. Il recevait en effet deux entrées latérales de l'Acropole: au S., le chemin pélasgique déjà décrit, qui débou-

chait sur le palier au pied du temple de la Victoire: c'est par là que montaient les victimes et les bêtes de somme, pour lesquelles on avait ménagé le chemin creux au milieu de l'escalier supérieur; leurs pieds ne pouvaient glisser sur les dalles de marbre profondément striées. M. Beulé a démontré surabondamment que ce chemin creux n'avait jamais pu donner passage aux chars des fêtes panathénaïques, et encore moins aux chariots qui auraient transporté sur le plateau de l'Acropole les statues et les blocs de marbre nécessaires à la construction des monuments postérieurs à Périclès: la pente était trop rapide, et le passage qui traverse le vestibule des Propylées trop étroit; ils n'auraient pu y passer sans danger pour les marbres et les colonnes de cet admirable monument. Du côté du N., le grand palier communique avec un petit escalier taillé dans le rocher, *l'escalier de Pan*, qui sortait de l'Acropole à l'angle N.-O. près de la petite *grotte de Pan et d'Apollon*, mentionnée par Pausanias, et au-dessous de laquelle se trouve la fontaine Clepsydre. (Voir sur le culte de Pan, route 4, exc. 6. B.) On voyait encore à ciel ouvert, il y a 30 ans, un certain nombre de marches de cet escalier taillées dans le rocher. En 1822, lorsque les Grecs furent assiégés par les Turcs dans l'Acropole, pour prévenir la disette d'eau, ils enfermèrent dans un bastion la fontaine Clepsydre et l'église des Sts-Apôtres, où elle se trouvait. Alors l'escalier de Pan, couvert d'une voûte grossière et enterré sous les décombres et les constructions, devint souterrain. Néanmoins, on voit encore le rocher qui forme un passage large d'un mètre env., et soutient la maçonnerie moderne. La petite église des Sts-Apôtres est couverte de peintures grossières, criblées de balles par les Turcs. L'eau de la fontaine Clepsydre a un goût légèrement

saumâtre, comme dans l'antiquité; les Athéniens croyaient qu'elle communiquait avec la mer.

Les Propylées.—« Lorsque on voulut donner à l'Acropole une entrée digne des monuments qu'elle contenait, l'architecte Mnésiclès imagina un plan simple à la fois et plein de grandeur. Sur la hauteur, un mur percé de 5 portes, voilà le fond et le motif principal. Un vestibule et un portique de la même largeur le précèdent. Deux murs parallèles le coupent à angle droit et forment les côtés du vestibule. A droite et à gauche, sur des terrasses qui les soutiennent au même niveau, deux ailes s'avancent pour encadrer de leurs portiques parallèles la face principale. Entre-t-on sous le portique par le chemin du milieu, on le trouve bordé de chaque côté par trois colonnes ioniques qui divisent le vestibule en deux moitiés et forment à la porte principale comme une élégante avenue. Au-delà des portes, un quatrième portique regarde l'intérieur de l'Acropole; semblable au premier, mais moins profond, et par conséquent sans vestibule. »

Les Propylées, construites entièrement en marbre pentélique, furent commencées en 437 avant J.-C. et terminées en 5 ans. Elles ont excité l'admiration universelle de l'antiquité, et elles étaient préférées même au Parthénon; c'était un monument purement décoratif, une entrée splendide à cette enceinte de l'Acropole désormais réservée aux dieux. M. Beulé a démontré surabondamment, contre MM. Leake et Burnouf, qu'elles n'avaient jamais pu avoir un caractère militaire; la grande entrée découverte par notre habile antiquaire suffisait à la défense. Ce n'est que par une erreur grossière que d'anciens voyageurs ont pu les prendre pour un temple. Les Propylées s'étaient conservées presque intactes jusqu'au xiv^e siècle. Les ducs d'Athènes furent

probablement les premiers qui les gâtèrent pour en faire un château fort: ils élevèrent de nouveaux étages sur l'aile septentrionale, et démolirent en partie l'aile méridionale pour construire la tour qu'on voit aujourd'hui. Sous les Turcs, le grand vestibule fut couvert d'un dôme épais; il devint un dépôt d'armes et de poudre, et la demeure de l'aga. En 1656, la foudre mit le feu à ce magasin à poudre, et le monument sauta. Cependant la plus grande partie des Propylées résista à l'explosion. La couverture du vestibule fut emportée; les tuiles, les caissons de marbre volèrent au loin; la plupart des architraves de marbre, longues de 20 pieds, soulevées seulement par la force de la poudre, tombèrent à terre où elles se brisèrent; deux colonnes ioniques furent détruites; les autres restaient debout, ainsi que la façade et son fronton. Mais la destruction, une fois commencée, continua lentement par la main des hommes. Aujourd'hui, des 6 grandes colonnes doriques de la façade, deux seulement, celles des angles, ont encore leurs chapiteaux, et sont unies par l'architrave avec les antes, qui terminent les deux murs du vestibule. Ces chapiteaux ne le cèdent en rien, pour la beauté, à ceux du Parthéon. L'écartement des colonnes du milieu est presque le double de celui des colonnes de côté. Les frontons existaient encore du temps de Spon et Wheler. Il ne paraît pas qu'ils fussent décorés de sculptures. Du grand vestibule, les deux murs parallèles restent seuls complètement debout, jusqu'à la corniche. Quant aux 6 colonnes ioniques, on n'en voit plus que les bases et quelques tambours mutilés. Les fragments des chapiteaux gisent à terre, deux heureusement assez considérables pour permettre de juger du caractère de cet ordre. C'était un ionique plus sévère que celui des colonnes de l'Érechthéon, car il

devait s'harmoniser avec le dorique de la façade. Un grand nombre de fragments des poutres de marbre de l'architrave sont dispersés autour des Propylées; mais il en est un qui peut en donner une idée exacte. Quoique brisé, ses parties ont été raccordées et servent de piédestal, dans le vestibule même, à quelques tuiles, inscriptions et autres débris, recueillis dans ce musée provisoire. La mesure de cette architrave est de 6 m. 50. Les 5 portes du fond restent encore, exhaussées sur 5 degrés, le dernier en marbre noir d'Eleusis. La porte du milieu est d'un tiers plus grande et plus haute que les portes de droite et de gauche. Les deux portes des extrémités vont elles-mêmes décroissant dans une proportion encore plus forte. Les restes de chambranles qu'on voit en place sont d'une époque bien postérieure. Le portique qui regarde l'intérieur de l'Acropole est composé de six colonnes doriques, comme celui de la façade principale. Cinq ont conservé leurs chapiteaux, deux sont encore unies par un morceau d'architecture. Des deux ailes de la façade extérieure, l'aile gauche, seule conservée, est d'une charmante couleur dorée par le temps et le soleil de la Grèce. Les trois colonnes doriques qui soutiennent le portique sont d'un tiers plus petites que les colonnes de la façade. Du portique, on passe dans une salle rectangulaire, qu'on appelle ordinairement la *Pinacothèque*. La porte est flanquée de deux fenêtres doriques avec pilastres. Le toit qui la couvrait a été enlevé par les ducs d'Athènes, qui l'avaient élevé d'un étage: c'est d'eux aussi que datent les trous informes et la fenêtre byzantine pratiqués dans le mur.

L'aile opposée n'était qu'un simple portique, semblable à celui de gauche, et aucune salle n'y était annexée. Cette aile a aussi servi de base à une tour bâtie pen-

dant le moyen âge. Deux des colonnes sont enclavées dans le mur; la troisième a été détruite, mais sa trace est empreinte sur le marbre.

La Pinacothèque.—On désigne sous ce nom la salle attenante à l'aile gauche des Propylées, et dont nous avons déjà décrit l'entrée. Les trois autres parois, sans ornements saillants et sans ouvertures, ont paru se prêter aux exigences de la peinture. C'est d'ailleurs la seule salle, ou construction, qui réponde à la Pinacothèque décrite par Pausanias, à l'aile gauche des Propylées. Était-ce une galerie de tableaux, ou un édifice couvert de peintures murales? De la discussion de M. Raoul Rochette (*Lettres archéologiques sur la peinture grecque*), reprise par M. Beulé, il résulte que la Pinacothèque n'a dû contenir que des tableaux mobiles, car les murs ne portent aucune trace de peinture ni d'enduit quelconque, et que ces tableaux devaient être portés sur des chevalets ou échafaudages, car le marbre ne garde non plus la trace d'aucun clou ou tenon de métal destiné à les suspendre. M. Beulé trouve, du reste, que les conditions d'éclairage de cette salle étaient peu favorables à une galerie de tableaux, et que telle n'avait pas dû être sa destination dans le plan de Mnésiclès; il établit, par des considérations historiques, que les tableaux n'ont dû y être portés que plus tard. — Cette salle sert actuellement de musée pour les débris de statues, d'inscriptions, etc., qui ont été trouvés dans l'Acropole.

Le Temple de la Victoire sans ailes est situé en avant des Propylées, sur une terrasse haute de 8 mètr. Un escalier, qui se raccorde avec l'escalier des Propylées par un petit soubassement, y conduit. On ne sait à quelle époque ce temple fut construit: selon la légende, il s'élevait à l'endroit même d'où Egée se précipita, en voyant le vaisseau de son fils

revenir avec une voile noire. Le temple lui-même paraît antérieur à Périclès, ce qui explique et sa disposition, oblique par rapport à la façade des Propylées, et l'inégale largeur des deux ailes de celles-ci. Il a probablement été élevé par Cimon. On sait qu'en 1687, les Turcs, assiégés par le doge de Venise Morosini, démolirent ce petit temple pour construire une batterie. Le gouvernement actuel l'a fait relever.

« Sur trois degrés s'élève une cella, fermée de trois côtés; elle a en largeur un peu plus, en longueur un peu moins de 5 mètr. L'entrée, à l'Orient, est entre deux piliers qui soutiennent l'architrave, et qui étaient réunis aux antes des murs latéraux par une grille. La cella est précédée d'un portique de même largeur, composé de quatre colonnes ioniques; elles correspondent aux deux piliers et aux deux antes de l'entrée. Derrière, il y a un portique semblable. Le portique de la façade était fermé lui-même sur les côtés. Non-seulement la fermeture qui unissait les deux colonnes d'angle aux antes a laissé son empreinte, mais on remarque sur les bases que la partie qu'elle recouvrait n'a été que dégrossie. »

Tout autour du temple règne une frise haute de 44 centim., et ornée de sculptures; les frontons et le toit n'existent plus. Les deux portiques seuls ont encore leur plafond décoré de caissons. Tout l'édifice est construit en marbre pentélique. Le fût des colonnes est d'un seul morceau; elles ont, avec leurs bases et leurs chapiteaux, un peu plus de 4 mètr.; leur diamètre est de 52 centim. à la base, et de 43 au sommet. Ce temple est donc très-petit, mais il est d'une rare élégance. « Le temps et la ruine semblent même y avoir ajouté plus de délicatesse, en décapant inégalement les cannelures des colonnes. » Dans la petite cella était la statue de la Victoire sans ailes. C'était une statue très-

ancienne, en bois, comme la plupart de celles qui remontaient aux premiers temps de l'art. « Les Athéniens, dit Pausanias, pensent que la Victoire restera toujours parmi eux, puisqu'elle n'a plus d'ailes. » Cette explication est préférable à celle qu'a inventée Wheler, et qu'on a répétée souvent sur sa foi : il suppose que cette victoire était celle que Thésée remporta sur le Minotaure. « Cette Victoire s'appelle *sans ailes*, parce que le bruit n'en vint pas à Athènes avant que Thésée l'apportât lui-même. » Mais l'explication de Pausanias lui-même n'est peut-être qu'une supposition ingénieuse. Pour les Athéniens, la Victoire, c'était Minerve elle-même : adorée déjà sous plusieurs noms dans l'Acropole, elle l'était en avant des Propylées sous cette nouvelle forme. Il est probable que ce nom de *Victoire sans ailes*, ne fut inventé qu'à une époque postérieure, où l'usage avait prévalu de présenter la Victoire avec des ailes. La frise qui courait autour du temple n'orne plus que deux de ses côtés. La frise du N. et celle de l'O. sont maintenant au musée Britannique ; leurs moulagés en terre cuite avaient été envoyés à Athènes ; mais, en les posant, on brisa celui de l'O. — Ces charmantes sculptures ont été mutilées sans pitié : s'il en reste assez pour juger de leur beauté, il en reste trop peu pour comprendre les sujets qu'elles représentent. M. Beulé en a donné une description minutieuse, et a discuté longuement leur signification. La frise de l'E. paraît une composition allégorique ; les frises des trois autres côtés représentent des combats des Athéniens contre les Perses, au N. et au S. (peut-être Marathon et Platée), et contre d'autres Grecs, à l'O. — En 1835, MM. Hansen et Schaubert ont retrouvé des fragments d'une balustrade en marbre qui entourait ce petit temple : c'étaient des plaques sur lesquelles étaient fi-

gurées des femmes ailées. M. Beulé en a retrouvé quelques autres. Tous ces fragments ont été réunis dans la cella du petit temple. Deux figures surtout sont remarquables : la Victoire au taureau, et la Victoire qui délisse ses sandales. Cette balustrade était évidemment d'une époque postérieure au temple lui-même, et diffère totalement par son style des sculptures de la frise : elles appartiennent plutôt au siècle de Lysippe qu'à celui de Phidias.

La terrasse qui sert de soubassement au temple est en pierre ; mais, du côté des Propylées, elle était revêtue de marbre. Du côté de l'O., deux niches sont ménagées dans l'épaisseur du mur. Ces niches, murées du temps des Turcs, avaient été prises par Leake pour l'entrée d'un sanctuaire souterrain dédié à la *Terre nourricière* et à *Cérès verdoyante*. Le déblayement de ces niches sans profondeur a détruit cette hypothèse ; les textes anciens prouvent d'ailleurs que ces temples étaient hors de l'Acropole.

Des Propylées au Parthénon. — Franchissons maintenant les Propylées, et avançons-nous sur le plateau même de l'Acropole.

Outre les grands monuments du Parthénon et de l'Erechthéon, qui sont encore debout, le plateau de l'Acropole renfermait plusieurs autres temples, un nombre considérable de statues consacrées aux dieux, ou destinées à rappeler les gloires nationales. Tous ces monuments ont disparu, et le sol est jonché de leurs débris. Il y aurait encore de nombreuses fouilles à entreprendre, qui découvriraient sans doute de précieux restes. La société archéologique d'Athènes a recueilli un grand nombre d'objets antiques déposés dans la Pinacothèque. En adoptant cette mesure conservatrice, on ne s'est malheureusement pas occupé de préciser l'endroit où les fragments avaient été trouvés ; il en résulte la perte à jamais regrettable d'indications bien précieuses pour la topogra-

phie de l'Acropole et la restauration des monuments eux-mêmes.

M. Beulé a cherché à retrouver les fragments et l'emplacement de toutes les statues ou monuments décrits dans Pausanias et les auteurs anciens. Les limites de cet ouvrage ne nous permettent malheureusement pas de le suivre sur ce terrain, et nous nous bornerons à indiquer les objets qui ont laissé une trace incontestable, renvoyant à son livre ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir de plus grands détails. Nous mentionnerons le piédestal de la statue de Minerve Hygiène (guérisseuse), adossé à la dernière colonne à droite du portique intérieur des Propylées. En avant, on observe la base d'un piédestal qui portait un colosse inconnu. Immédiatement à droite de l'angle des propylées, en se tournant vers les murailles de Cimon, on trouve une grande terrasse limitée au N. par des restes de murailles. C'est l'enceinte de *Diane Brauronia* (v. sur le culte de cette déesse, R. 4, 7^o, A). À l'angle O. de cette terrasse, on observe le mur pélasgique et l'ante de marbre dont nous avons déjà parlé. À l'E. cette enceinte est séparée de l'enceinte de Minerve Ergané par une muraille dont on voit encore les restes. On monte sur cette terrasse par huit marches taillées dans le rocher ; des deux côtés de l'entrée s'élevaient la statue de Persée par Myron, et un enfant de bronze portant l'eau lustrale. Près de l'angle S.-E. de l'enceinte, une petite esplanade, où l'on a réuni différents fragments des caissons des Propylées, marque l'emplacement du temple de Diane, auquel paraissent avoir appartenu quelques chapiteaux et fûts de colonnes ioniques, qu'on observe tout autour. Peut-être pourrait-on relever ces débris. Un large piédestal, à l'O. du temple, supportait le *Cheval durien* (de bois), colosse en bronze fait à l'imitation du cheval de Troie.

À l'E. de la terrasse de Diane Brauronia, s'étend, sur un niveau plus élevé, celle de *Minerve Ergané* (ouvrière), bornée au S. par le mur de Cimon, séparée à l'E. par un mur du péribole du Parthénon. La partie N. de cette enceinte est à moitié occupée par une citerne moderne. C'est aussi vers le S. que devait s'élever le temple, dont il ne reste aucun fragment. Quelques piédestaux occupent le sommet du plateau ; ils portaient les statues de riches personnages d'Athènes sur lesquels l'histoire ne nous a rien appris. Hors de cette enceinte, et en face de son angle N.-E., on remarque un piédestal, de l'époque romaine, qui porte encore le nom de Flavius Conon.

Nous voici arrivés devant la façade postérieure du Parthénon. Avant de décrire ce monument, nous conduirons le voyageur devant la façade orientale, qui était l'entrée du temple. Tout le terrain au N. du Parthénon est couvert d'énormes fragments. On ne sait jusqu'où s'avancait de ce côté le péribole du temple. De tous les monuments qui ornaient le chemin ménagé entre le Parthénon et l'Erechthéon, il ne reste que des fragments incertains. La plupart de ces monuments paraissent romains et élevés par la flatterie à des personnages oubliés.

Le Parthénon. Historique. — Nous avons mentionné déjà dans les murs de Thémistocle les fragments de l'ancien Parthénon, détruit par les Perses. L'histoire ne nous apprend rien de positif sur ce monument primitif, qui n'avait jamais été terminé ni consacré. Ce fut Périclès qui éleva l'édifice que l'on admire encore aujourd'hui. On ignore l'année précise où il fut commencé (à peu près l'année 444 av. J.-C.), mais on sait qu'il était terminé l'an 436. Il avait coûté plus de deux mille talents (12 millions de francs), que Périclès avait prélevés non-seulement sur les revenus des Athéniens, mais aussi sur les contributions payées